

BATTEMENT de David Wampach, créée le 3 avril 2009,
au Théâtre de la Cité Internationale,
Fragments d'Expériences
SKITE/Sweet&Tender Collaborations

Délire hypnotique

Tous ceux qui ont pratiqué ou vu au moins une fois un cours de danse classique connaissent le grand battement. Celui-ci, consistant à lever la jambe devant, derrière ou sur le côté, soit en première ou en seconde, doit être exécuté le plus haut possible. Il s'effectue à la barre d'abord et a pour fonction d'impressionner. Impressionner. Voilà donc une des dérives possibles du grand ballet classique, avec ses grands mouvements qui à la longue ou mal faits peuvent provoquer blessures et déboîtements. La pièce de David Wampach ne tient donc pas non tant à ironiser sur le ballet qu'à lui rendre un hommage insolite : ce qu'il doit être, en filigranes, par rapport à ce qu'il devient quand il dérive vers la démonstration de puissance. Car il y a, comme dans toutes les créations de ce jeune chorégraphe encore, du dérapage. Comme dans *QUATORZE*, les trois danseurs, sorte de huis clos infernal, communiquent par scansion de syllabes qui sont en fait de la musique avec l'instrument de la danse, le corps. Et comme dans *AUTO*, duo plongeant dans le burlesque de la folie paranoïaque, il y a le rire par l'absurde.

Car ce qui compte peut-être avant tout « message », c'est l'humour. On est hypnotisé par les regards hallucinés de ces deux filles et de ce garçon qui communiquent par ouvertures et fermetures de jambes, en un langage simiesque qui dévie parfois vers une impossible sexualité. Car c'est aussi cela, un ballet classique mal interprété : une série de gestes foudroyants de reine de wilis et de pardons implorés en vain de mâles qui incarnent trop souvent le mal. Les sentiments, les sensations exacerbés des personnages basculent parfois dans la caricature dépourvue de réelle émotion.

Certes, on pourrait à l'envie trouver des références dans cette « prestation » loufoque de moins d'une demi-heure : l'expressionnisme d'un Schlemmer, la géométrie du Bauhaus, les adages de *Giselle* ou les codas de *La bayadère*... Mais ce n'est précisément pas ou pas seulement dans cet esprit qu'il est pertinent de recevoir *BATTEMENT*. Vibrant hommage peut-être à ce que devrait être la danse dépouillée de ses oripeaux poussiéreux et médiocres, la pièce vise à libérer chez le spectateur l'énergie du sens critique par le rire. David Wampach est sans doute davantage l'artiste d'une intelligence intuitive, plutôt qu'analytique. Le simple fait que les danseurs ne parlent pas, ou du moins qu'à la manière du cinéma muet, détrône d'un coup toutes les prétentions hélas récurrentes d'une danse soit-disant expressive par la prise de parole et le texte didactique ou lyrique. La poésie, ici, tient à un regard, une décadence, les bruits que l'on fait par onomatopées par exemple lorsque l'on rêve et que l'on aimerait préférer des paroles alors que seuls les sons décousus sont possibles. Dans cette lisière entre le monde de la conscience et l'univers océanique de l'inconscient, se glissent la langue de Montserrat Payro, danseuse classique, et les mains amoureuses de Sanja Latinovic tournées vers Tim Darbyshire, homme de la situation du conflit de rivalité féminine. Or il y a de la tendresse dans ces élans improbables des personnages qui ne parviennent à sortir de leur moi surdimensionné que par bribes, mais en une dimension affective contenue. Amour, mon bel impossible : tel pourrait être le credo de la danse, quand elle devient le lieu de l'exhibition narcissique... mais pourquoi pas aussi de toute relation humaine ?

Bérengère Alfort
5 Avril 2009